

Les Temps Modernes

FONDATEURS

Jean-Paul Sartre, Simone de Beauvoir

DIRECTEUR

Claude Lanzmann

60^e ANNÉE NOVEMBRE 2004/FÉVRIER 2005 N° 629

CLAUDE LANZMANN *Ariel Sharon et Mahmoud Abbas : le même courage*

GEORGES BATAILLE *L'ambiguïté du plaisir et du jeu*
GEORGES BATAILLE *Sur Humanisme et Terreur de Merleau-Ponty*
MARINA GALLETI *Notes sur Bataille, Camus et le surréalisme*
JULIETTE SIMONT *Gilles Deleuze, à la rencontre de l'intensité*

CLAUDE SIMON *Novelli ou le problème du langage*
BRIGITTE FERRATO-COMBE *Une rêverie sur le signe*
MICHEL DEGUY *Lettre à Paul Auster*
BERTRAND VIBERT *Milan Kundera : la fiction pensive*
HENRI RACZYMOW *Madame Bovary, la Moïra et les moires*
BRUNO SCHULZ *Lettres*
MARC SAGNOL *Les lieux de Bruno Schulz : Drogobytch et Truskawietz*

POUR JACQUES DERRIDA

CLAUDE LANZMANN *Salut éternel*
JACQUES DERRIDA *« Il courait mort » : salut, salut*
MICHEL DEGUY *Ris-Orangis*
PIERRE BOURETZ *Adieu, Jacques Derrida*

EDMUNDO GÓMEZ MANGO *La désolation : l'étranger à la frontière de l'inhumain*
PATRICK TÉNOUDJI *L'Italie est-elle malade de sa famille?*
LOUIS-GEORGES TIN *L'homophobie, une question politique*

CHRONIQUES

ÉRIC MARTY *Mahmoud Darwich et le déshonneur des poètes*
MICHÈLE COHEN-HALIMI et FRANCIS COHEN *Juifs, martyrs, kamikazes :
la monstrueuse capture. Question à Jean-Luc Godard*
MICHAL GOVRIN *Jérusalem vue d'une colline*
JACKY MAMOU et BERTRAND LEBEAU *Amis et ennemis au temps du terrorisme*
EMMANUEL LECLERCQ *Claude Lévi-Straus cinéaste au Brésil*
MICHELINE B. SERVIN *Festival d'Avignon : les mots mis à mal*

JÉRUSALEM VUE D'UNE COLLINE

L'espace qui m'entoure est Jérusalem – ma ville, depuis qu'au retour de mes études à Paris, il y a plus de vingt ans, j'ai quitté Tel-Aviv, ma cité natale. Au cours de ces années, en éternelle pèlerine, j'ai exploré l'espace exceptionnel de Jérusalem. Beau à couper le souffle, toujours surprenant, incommensurable, en perpétuel changement : variation de la lumière aux quatre vents de ses collines, entre désert et végétation luxuriante, défilé des saisons, alternance des années de pluie et de sécheresse, bouleversements de l'histoire – autant d'empreintes en son paysage.

Ces dix dernières années, l'espace de Jérusalem est devenu le lieu de mon travail, l'écriture d'un roman, *Snapshots*¹, dont la narratrice, l'architecte Ilana Tzuriel, prépare les plans d'un Monument ou plutôt d'un « Anti-Monument » à la Paix à Jérusalem. Le projet fictionnel d'Ilana a pour cadre un endroit réel : le sommet de la plus haute colline de Jérusalem, la « Colline du mauvais conseil ». Aux portes du centre-ville, à sept minutes de mon appartement en voiture, l'endroit est cependant comme une « enclave » étrangère appartenant à un autre espace et à un autre temps. Un sommet dénudé, couvert de cailloux, de chardons, d'herbes sauvages et de verre brisé. De temps en temps, un troupeau de moutons, conduit par un berger arabe, le traverse. A flanc de coteau, à côté

1. *Snapshots*, Michal Govrin, (*Hevzekim*, Am Oved, 2002) traduit de l'hébreu par Barbara Harshav, à paraître chez Riverhead Books of Penguin-Putnam, New York.

des ruines d'un avant-poste jordanien, se trouve un bain rituel du quartier juif voisin et, tout au sommet de la colline, surgit l'antenne de communication des forces onusiennes stationnées dans la « Maison du gouvernement », un vestige du Mandat britannique.

Un sommet déserté qui domine une vue panoramique sans pareille, une vue de trois-cent soixante degrés. Un espace profondément stratifié, topographiquement, ethniquement, politiquement et textuellement. Au nord, le sommet de la « Colline du mauvais conseil », dont le nom est tiré du Nouveau Testament, fait face au Saint-Sépulcre et à la tombe de Jésus. C'est au sommet de cette colline qu'après trois jours de marche Abraham, Isaac, les jeunes hommes et l'âne qui les accompagnaient, arrivèrent et observèrent « de loin » le mont Moria. Et c'est d'ici que la Jérusalem Céleste fut montrée par l'Ange à Ezéchiel. Par-delà les remparts de la Vieille Ville, construits par Suleiman le Magnifique, se dresse le dôme doré de la mosquée d'Omar d'où Mahomet sauta au ciel à dos de cheval.

Au nord, le célèbre panorama embrasse la profonde vallée d'Hinnom, également connue sous le nom de Géhenne : l'« Enfer ». Au fond de celle-ci jaillit la source de Gihon, seul point d'eau naturel de la ville — à côté du site de la Cité de David, vieux de trois mille ans. A quelques pas de là se trouvent Gethsémani et le vieux cimetière juif du mont des Oliviers, dans le village arabe de Silwan. Au sud, le sommet regarde vers Bethléem et le mont Hérodion écimé, avec les ruines du palais d'hiver d'Hérode. Au premier siècle, un aqueduc amenait au Temple l'eau des fontaines proches d'Hébron. Aujourd'hui, les villages arabes et les colonies juives couvrent l'horizon jusqu'au village arabe de Zur Bah'r et au quartier juif de Talpiot. A l'ouest s'étendent les toits imbriqués et la verdure de la métropole moderne. Et à l'est s'ouvre l'abysse de la mer Morte, une nuance foncée et persistante. Le lieu le plus bas de la planète, au fond de la faille syro-africaine, court comme une longue fissure à vingt kilomètres à peine ; et au-delà, de l'autre côté du Jourdain et de la frontière jordanienne, s'élèvent les monts de Moab. Un décor hallucinant qui donne à l'endroit une sorte de dimension surnaturelle — sinon divine.

Le sommet de cette colline m'attire depuis des années — je grimpe ici pour voir de ces hauteurs comment l'espace de la ville se transforme. Dans les années 80, « La Hutte des bergers », un café

en bois, dans le style des années 60, était là, juste au-dessus des dernières maisons du village arabe de Jabel Al Moukader. Je venais ici en fin d'après-midi pour prendre un café et écrire face au panorama. Pendant la première Intifada (1987-1991), la Hutte fut brûlée. A sa place fut construite une cahute pour la Patrouille des frontières. Dans les années qui suivirent les Accords d'Oslo (1993), un fragile équilibre fut maintenu entre les quartiers juifs, la base des Nations Unies et les villages arabes alentour, abandonnant le sommet aux jeux des enfants et aux pâtres. Je sentais la tension dans l'air, comme une frontière invisible, mêlée de peur et de beauté exquise, toujours palpable, chaque fois que je garais ma voiture et grimpais la colline avec mes ébauches de *Snapshots*.

Mon personnage, Ilana Tzuriel, avait conçu le Monument à la Paix pour le sommet de cette colline comme une Installation mobile de huttes — ou « souccas » — inspirée de la cabane délibérément fragile qui devient la demeure des Juifs, lors de la fête de Souccoth, en mémoire de l'Exode et de l'errance du peuple dans le désert. Dans le projet d'Ilana, les habitants-visiteurs étudiaient, dans un « Centre d'études » spécialisé, construit d'eau et de verre, une interprétation contemporaine des lois de « L'Année du relâche » ou « Année sabbatique ». Selon ces lois bibliques (jamais complètement appliquées), chaque septième année, les terres restent en jachère, les propriétés et les dettes sont levées, les récoltes données gratuitement à tous et les barrières abattues, pour rappeler à l'homme son incapacité à posséder la terre, « car la terre entière est Mienne » — une idée toujours dramatiquement radicale dans un monde au marché globalisé ou à Jérusalem.

Le conflit armé de la seconde Intifada éclata à l'automne 2000. Pendant de longs mois, Jérusalem fut assiégée, des dizaines d'attaques terroristes et d'attentats-suicides causèrent des centaines de morts et de blessés. La baraque de la Patrouille des frontières fut convertie en poste blindé et, sur la route qui monte de Jabel Al Moukader, un « checkpoint » fut installé. Depuis Bethléem, on entendait les tirs des milices palestiniennes — et les repréailles des chars israéliens. Mon chagrin et ma colère, mêlés de désespoir, allaient grandissant. Dans la dernière version de *Snapshots*, j'étendis le dessein d'Ilana jusqu'à y inclure le projet « prophétique » de reconstruire l'ancien aqueduc qui traverse la zone de combat actuelle, d'Hébron à Jérusalem. De l'Esplanade des Mosquées au Saint-Sépulcre, les flots imaginaires s'intensifiaient au rythme de la

guerre, en une cascade continue, près du Mur occidental, qui traversait de son jaillissement de vie les frontières du sacré et de la haine.

Je continuais à me faufiler jusqu'au sommet de la colline. Un jour, je fus sidérée de découvrir des bulldozers sur ses versants. Quelques mois plus tard, la nouvelle Promenade conçue par Laurence Halpern, d'une beauté renversante, était prête comme un écho à mon *Snapshots*. La Promenade n'a pas encore été officiellement inaugurée en raison du danger. Cependant, les après-midi d'été, ses sentiers sont arpentés par les enfants et les mères arabes de Jabel Al Moukader, par de courageux joggers et quelques promeneurs.

Aujourd'hui même, une fois encore, l'espace de Jérusalem se transforme radicalement. Face au sommet de la colline, sur les flancs du mont des Oliviers, la construction de la Barrière de séparation, connue sous le nom de « Mur », avance comme un escargot, traversant Abu Dis jusqu'au Sud. Elle transforme douloureusement les vies. Elle modifie radicalement la cité, l'espace de la région. Elle coupe Jérusalem de Bethléem, d'Hébron et de l'espace naturel des collines de Judée. Elle crée une barrière entre les villages arabes. Elle condamne à l'isolement ou au démantèlement les colonies juives. Elle sépare *de facto* Israël de la Palestine.

Une barrière de sécurité, pour remplacer les pourparlers de paix, gelés et mués en violence. A l'origine ardemment défendue par la gauche israélienne, actuellement construite par un gouvernement de droite. Tracé pour protéger autant de quartiers juifs que possible, son parcours nuit aux Palestiniens. La barrière devient pour un temps le symbole galvanisant de la lutte palestinienne pour la liberté et des manifestations « anti-Mur ». Elle est déclarée illégale par la Cour internationale de justice. Par contre, un jugement récent de la Cour suprême israélienne la juge légale, mais exige certaines modifications du tracé afin de le rendre moins pénible pour les Palestiniens.

La barrière va-t-elle devenir « Le Mur du ghetto » ? Et pour qui : les Palestiniens ou les Israéliens ? Découragera-t-elle le terrorisme et mettra-t-elle une limite à la haine ou suscitera-t-elle seulement davantage de frustration et de haine ? Est-elle propice à l'établissement d'une future frontière, identifiable à la fin de l'occupation ? Cette barrière est-elle l'étape inévitable de la séparation, nécessaire au délinéament de la propriété, de l'identité, de l'idée de nation ? Est-elle une erreur fatale ou l'occasion de permettre un jour la

destruction des barrières et des clôtures comme dans « L'Année du relâche » ?

Je grimpe au sommet de la colline, j'observe la complexité de cet espace en mutation, année après année, et je pose la question la plus brûlante : quel est l'espace qui fera une place à la complexité de l'altérité ? Un espace aux couches suffisamment multiples pour rendre possible la coexistence d'« Autres » pleinement distincts ? Affronter la question ne requerra pas moins d'une révolution planétaire – dans les revendications du Jihad musulman à la propriété de la terre, dans les aspirations chrétiennes occidentales à contrôler Jérusalem Céleste et puits de pétrole terrestres et dans le rêve sioniste. Et peut-être doit-il aussi y avoir une dimension juive du « Relâche ».

Je me tiens au sommet de la colline, au cœur d'un présent oppressant. Je regarde cet espace intensément marqué par l'histoire comme une Archive dont les strates racontent la civilisation occidentale avec ses sommets de croyance, d'amour et de poésie, ses abysses de bêtise, de fanatisme, de jalousie et de cruauté. Je me tiens au sommet de la colline, au cœur de cette arène de nature et d'humanité, merveilleusement belle, et je ne peux m'empêcher de la nommer « Espoir outrageant ». Un autre synonyme de « Jérusalem ».

Michal GOVRIN

Traduit de l'anglais par Anne Wilhelmi